

Quête et mystère chez Fred Vargas

Barstad, Guri Ellen, Université de Tromsø

Culture et littérature

Les romans policiers de Vargas possèdent tous les ingrédients du policier traditionnel: crime et violence, enquête et enquêteurs, découverte du coupable. Et pourtant, ces romans semblent contenir quelque chose qui va au-delà du genre proprement dit. Ce "quelque chose" se manifeste surtout chez le commissaire Jean-Baptiste Adamsberg dont l'intuition peu courante signale une dimension prophétique permettant de chercher dans les romans des réminiscences mythiques et religieuses. Dans cet article, nous nous pencherons plus particulièrement sur une possible inspiration biblique en voyant dans Adamsberg tantôt Saint Jean-Baptiste, tantôt figure christique ou encore, dans le roman *Sous les vents de Neptune* (2004), la figure de Saint-Jean, auteur de l'Apocalypse. Dans ce dernier roman, il se trouve au centre d'une véritable bataille cosmique où le juge Fulgence détient le rôle du diable. L'Apocalypse et le livre de Tobie nous servent de guides dans l'analyse de ce roman qui commence par la description d'un monde dysfonctionnel et se termine sur l'espoir d'un nouveau monde purifié.

Quête et mystère chez Fred Vargas

Quelques mots sur l'auteur avant d'aborder le sujet. En dépit de ce que pourrait laisser supposer son nom, Fred Vargas est bien une femme, Fred étant le diminutif de Frédérique, et elle est considérée comme l'une des nouvelles reines de la littérature policière française. Née en 1957, elle est archéologue de formation, plus précisément archéozoologue et spécialiste de la vie villageoise du Moyen Age. Ses romans policiers lui ont valu plusieurs prix. A titre d'exemple: en 2002, le roman intitulé *Pars vite et reviens tard* (paru en 2001) a obtenu trois prix: le prix des Libraires, le prix des lectrices ELLE et le prix du meilleur polar francophone. Ce même roman a été traduit dans quelque 25 pays, et a obtenu en 2004, en Allemagne, le Deutscher Krimipreis.

Les romans policiers de Vargas possèdent tous les ingrédients du policier traditionnel: crime et violence, enquête et enquêteurs, découverte du coupable. Et pourtant, ces romans semblent contenir quelque chose qui va au-delà du genre proprement dit. C'est précisément ce "quelque chose" que je me propose d'aborder ici.

Le roman policier est un genre rationnel. Dans le roman à énigme (à la Agatha Christie) comme dans le roman noir, le savoir est un élément central. L'enquêteur se base sur des indices et sur des faits. Et dans le roman à énigme il brille en sus par une intelligence supérieure et des connaissances universelles. La solution vient rétablir l'ordre dans un monde momentanément désaxé par le scandale du crime. Dans le roman noir, la violence est l'état normal de la société, l'enquêteur hésite davantage et la solution n'est qu'une victoire très provisoire sur un chaos ou un désordre permanents. La critique sociale et les questions existentielles font partie de ce type de littérature.

Le Commissaire Adamsberg, un grand intuitif

Chez Vargas, ces éléments caractérisant les sous-genres du roman policier semblent prendre une signification supplémentaire. Cet étoffement du sens, ce glissement de signification, est surtout dû au personnage du Commissaire Adamsberg et à son approche inhabituelle des choses. Sa méthode, c'est la marche, le gribouillage (pendant ses interrogatoires, au lieu de prendre des notes comme tout le monde, il griffonne des croquis, des arbres, des feuilles d'arbres...). Adamsberg interroge des témoins et des suspects sans en

avoir l'air, il semble toujours chercher quelque chose au-delà du visible, et avance souvent à l'encontre de la raison et des indices. Adamsberg se plaît à insister sur son incapacité à réfléchir. Son savoir ne vient pas nécessairement des faits et des indices mais de ses propres profondeurs intérieures, symbolisées par l'eau, les algues, et le chaos ou la nuit.

Adamsberg ne réfléchissait jamais, il se contentait de rêver, puis de trier la récolte, comme on voit ces pêcheurs à l'épuisette fouiller d'une main lourde dans le fond de leur filet, cherchant des doigts la crevette au milieu des cailloux, des algues, des coquilles et du sable. Il y avait pas mal de cailloux et d'algues dans les pensées d'Adamsberg et il n'était pas rare qu'il s'y emmêlait. (Vargas, 1999, p. 82)

Adamsberg est donc un pêcheur qui tire ses trésors, ses réponses, des sombres profondeurs. Son cerveau est "une vaste mer nourricière" (Vargas, 1999, p. 83). Il ne cherche pas ses idées, il attend qu'elles viennent "surnager sous ses yeux, tel un poisson mort remontant sur la crête des eaux" (Vargas, 1999, p. 82). C'est donc un intuitif, mais son intuition semble se transformer en quelque chose de plus qu'une simple faculté psychologique. En fait, la psychologie ne tient que peu de place dans les policiers de Vargas. C'est plutôt l'aspect mythique et originel qui sans arrêt se glisse sur le devant de la scène pour signaler une dimension atemporelle. Les images du chaos et des profondeurs aquatiques caractérisant l'esprit d'Adamsberg sont les mêmes que celles utilisées dans les mythes de création. Des eaux et du chaos originel surgit tout un monde. Dans les romans policiers de Vargas, le chaos peut être celui de la violence; la création correspondant à la solution de l'énigme criminelle; la quête de choses vagues et intangibles, c'est l'enquête policière. Mais l'utilisation d'images fondamentales ajoute au récit une dimension mythique.

A l'intérieur de cette dimension mythique, l'enquêteur se dévoile aussi prophète, il se métamorphose en *messenger*. Son prénom, Jean-Baptiste, souligne une parenté spirituelle avec le Baptiste des Evangiles. Comme lui, notre héros est un homme du désert, du désert minéral, qui du monde minéral des Pyrénées est monté à Paris: "Paris seul savait lui restituer le monde minéral dont il s'apercevait qu'il avait besoin. Paris, la ville de pierre" (Vargas, 1996, p. 10). Tout dans son allure connote l'ermite-prophète: "Jean-Baptiste Adamsberg avait parcouru pieds nus toute la montagne pierreuse des Basses-Pyrénées" (Vargas, 1996, pp. 9-10). Adamsberg avait déjà fait ses preuves mais, en montant à Paris, il se prépare à une mission plus importante. Dans une perspective prophétique, cette traversée évoque le temps de préparation et de recueillement qui précède l'action (cf. le rôle du désert dans la Bible). L'esprit du désert convient aussi à sa nature nomade, il se déplace constamment en attendant

que les choses arrivent à sa rencontre. La lenteur est son rythme particulier, comme s'il s'accordait avec un autre temps. Le pas du montagnard est lent et dans le désert la lenteur est de mise, mais dans l'un et l'autre élément l'autochtone atteint son but. Cependant ce temps et ce rythme autres connotent aussi l'éternité ou l'infini. Dans le monde moderne, l'anachronisme de la lenteur vient renforcer le lien de l'enquêteur avec la nuit du passé. L'adjoint d'Adamsberg, le cartésien Danglard, doit bien le reconnaître: "au bout du compte, avec sa formidable lenteur, [il] extirpait une vérité du chaos" (Vargas, 1999, p. 97).

D'un roman à l'autre, ce Jean-Baptiste messenger continue à évoluer dans un univers plus ou moins mythique ou biblique. Un inventaire mythique fondamental connote un univers plus vaste, dans le temps, dans l'espace et dans l'esprit (au point de vue spatial, temporel et spirituel). C'est un univers où l'on rencontre pêle-mêle loups, loups-garous, arbres, poissons, planètes, naufrage, peste, ou encore géants doués d'une force surhumaine.

Dans *L'homme aux cercles bleus*, quelqu'un dessine sur l'asphalte parisien des cercles mystérieux, et Adamsberg fait la connaissance de Mathilde Forestier, célèbre spécialiste du monde sous-marin. Avec sa table cosmique ("une grande table de verre noir, percée de centaines de points lumineux éclairés par en dessous, qui représentaient toutes les constellations du ciel" [Vargas, 1996, p. 70]), et une théorie particulière sur le temps, la vision de Mathilde est celle des vastes dimensions: "Mathilde est une parcelle de l'univers" (dit un de ses amis). "Ne pouvant se dilater pour s'y fondre, elle se résout à l'étudier pour le percevoir, dans ses plus grandes dimensions physiques" (Vargas, 1996, p. 117). Par ses centres d'intérêt Mathilde fait le lien entre le ciel et la mer, et ses liens avec les profondeurs aquatiques la font appartenir à la même "famille" spirituelle qu'Adamsberg. Comme lui, elle est naturellement portée à "tout redouter et tout comprendre seule, et couler quand [elle] le veu[t] [...], au fond d'une fosse abyssale, aux racines du monde" (Vargas, 1996, p. 117). Le poisson qui participe de leur univers est un habitant des profondeurs, mais c'est aussi un des premiers symboles chrétiens (les lettres constitutives du mot grec "poisson" résume la foi chrétienne: Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur).

Dans *L'homme à l'envers* (1999), ce sont des éléments de la crèche qui se mêlent aux croyances populaires. Sur le plan du récit, l'Africain Soliman part à la recherche de l'assassin de sa mère adoptive. Mais dans ce personnage se rencontrent les figures mythiques et historiques de l'orphelin, de Soliman le magnifique, et du roi mage. Le vieil homme qui l'accompagne, le Veilleux, est animé d'un désir de justice, mais il est tout autant berger et protecteur: toujours éveillé, toujours debout, il veille sans cesse, guettant les dangers. C'est un personnage paternel, sûrement éternel, un peu Dieu le Père; c'est aussi le bon berger veillant

sur ses moutons, le Bon Pasteur. Ces personnages de la crèche, berger ou mage, sont confrontés au Mal qu'incarnent le loup et le loup-garou.

Car dans les romans de Vargas l'existence du Mal ne fait aucun doute, et indépendamment d'indices et des preuves, Adamsberg en ressent la présence. Contrairement à Danglard qui, en bon policier moderne, souligne l'importance des preuves et des indices, Adamsberg, lui, ose affirmer que certaines personnes sont habitées par le Mal, par la cruauté:

on ressent [...] que quelque chose ne va pas dans cette personne, qu'elle génère quelque chose en trop, une excroissance [...] quelque chose de monstrueux qui suppur[e] depuis le fond de l'être. [...] C'est une suppuration [...] et je la vois parfois suinter. (Vargas, 1996, pp. 19-20)

Dans cet univers le Mal n'est donc pas avant tout dû au milieu ou aux conditions sociales, il est viscéral. Nous voici bien loin de l'univers roman noir. L'une des missions prophétiques d'Adamsberg semble être de témoigner de cette existence du Mal, et d'y trouver remède. Souvent il ne se contente pas de trouver le coupable; il va montrer une compréhension et un intérêt particuliers pour les originaux et pour les marginaux rencontrés au cours de son enquête. A sa façon, Adamsberg se charge parfois de guérir les blessures de l'âme. En pratique, cette guérison peut être de rendre l'estime de soi à un clochard, ou d'accéder au désir d'un Anglais emprisonné qui réclame un cintre pour son costume. Nous avons plus haut fait le lien entre Adamsberg et Saint Jean-Baptiste; dans son rôle de guérisseur c'est maintenant la figure christique qui se mêle au personnage.

Son pouvoir transformateur touche aussi l'univers du commissariat. Le temps autre qu'apporte Adamsberg se concrétise par la lenteur mais aussi par une aura extraordinaire et par la reconnaissance de l'existence d'un mystère: "comme si un mystère délicat [...] avait suspendu la vie ordinaire" (Vargas, 1996, p. 12). Et le contraire de la vie ordinaire, naturelle, la vie du temps profane, c'est bien l'univers du temps sacré. "Il vous transforme" (Vargas, 1996, p. 95), constatent les collègues d'Adamsberg qui remarquent aussi "l'envie diffuse qui vous prenait de lui raconter quelque chose" (Vargas, 1996, p. 18).

Adamsberg porte son propre fardeau: la connaissance de la nature humaine. Trop souvent il sait ce qu'il va apprendre: "il souffrait en suppliant un dieu quelconque de lui accorder un jour la surprise et non la connaissance" (Vargas, 1996, p. 11). Quand Danglard conteste la valeur de l'intuition, Adamsberg répond: "Ôtez-moi cette connaissance [...]. Débarassez-m'en, c'est tout ce que j'attends" (Vargas, 1996, p. 21). Cette remarque est comme un écho de l'"éloigne de moi cette coupe" (Saint Marc, 14, v. 36, Saint Luc, 22, v. 42) de

l'Évangile. Il s'agit de bien plus que du simple "flair du flic" qu'admet Danglard, c'est une *connaissance* d'une tout autre envergure, une "croix". Même écho biblique lorsque Adamsberg, original souvent débraillé, débarque à Paris chez ses nouveaux collègues: "qu'est-ce que c'est que ce type?" (Vargas, 1996, p. 12). La même question que se posaient les Juifs à propos de Jésus de Nazareth.

Adamsberg souligne son manque de connaissances précises, sa sagesse est donc d'une autre nature. Il n'hésite pas à recourir à Danglard, véritable encyclopédie vivante, mais aussi à trois personnages qui apparaissent dans plusieurs romans de Vargas: les historiens Mathias, Marc et Lucien, surnommés Saint Mathieu, Saint Marc et Saint Luc. Ces trois "évangélistes" ont pour spécialités respectives la préhistoire, le Moyen Âge et la Première Guerre mondiale. Alors qu'Adamsberg et des personnages comme Mathilde sont connectés au chaos primordial et mythique, celui d'avant la parole, chaque évangéliste assure la transmission des textes liés à l'histoire de l'humanité. Comme les Évangiles qui tous racontent la même histoire de Jésus-Christ avec chacun une coloration différente, les "évangélistes" de Vargas éclairent chacun un moment de l'histoire humaine, mais racontent en fait la même histoire de la nature humaine. Ces textes "sacrés" guident Adamsberg dans sa marche vers la vérité.

Signalons que cet appareil mythique que l'on peut percevoir dans les policiers de Vargas reste plutôt discret: il ne vient pas du tout noyer le suspense du récit policier. Il est sous-jacent et apporte un "plus" à la construction de l'énigme où l'humour et la chaleur frappent tout autant que les atrocités du crime. Le mystère, c'est le mystère humain situé à l'intérieur d'une vision éternelle où alternent chaos et création. Et voilà que, pour un bref instant, le roman policier a pris des dimensions cosmiques.

Une bataille cosmique

C'est dans *Sous les vents de Neptune* (publié en 2004) que ces dimensions cosmiques semblent atteindre leur point culminant. C'est aussi dans ce roman qu'Adamsberg affronte peut-être ses plus dures épreuves dans sa lutte contre le Mal, un Mal qui se manifeste par 13 meurtres sauvages échelonnés sur une période de plus de 40 ans. Ce Mal prend les dimensions métaphysiques, cosmiques et universelles *du* Mal mais touche aussi le commissaire au cœur de sa vie privée.

Dans cette bataille cosmique entre le Bien et le Mal, Adamsberg, "Sainte et déchirée Trinité" (Vargas, 1996, p. 30) se mesure au Diable en personne, incarnée dans l'effroyable juge Fulgence qui, tel un Neptune meurtrier, tue avec son trident tout en s'arrangeant pour que des innocents incapables de se défendre soient inculpés, jugés et condamnés. Neptune introduit aussi l'élément aquatique qui, dans tous les romans de Vargas, semble dominer l'univers d'Adamsberg (ou celui des autres personnages), tantôt pour illustrer les méandres souterrains de son âme, tantôt pour décrire les "embrouillaminis" inextricables dans lesquels il se meut lors de ses enquêtes.

Dans le petit village pyrénéen où grandit Adamsberg, l'impressionnant juge Fulgence habitait le château. Par sa stature, sa beauté et sa puissance, ce juge célèbre et respecté inspirait à tous un sentiment de crainte. Un jour le frère de Jean-Baptiste Adamsberg, Raphaël, reprend connaissance "avec du sang et un poinçon" (Vargas, 2004, p. 55) à côté de sa fiancée assassinée. Amnésique, il ne comprend rien à la situation. Sa culpabilité semble indiscutable: ivre mort il aurait tué la jeune fille avec ce poinçon. Cet événement marquera toute la vie de Jean-Baptiste qui, cependant, eut tôt fait de comprendre, sans pouvoir le démontrer, les manèges du juge, et le lui fit savoir. Dès lors se déclenche un duel interminable entre les deux hommes, car le juge semble intouchable. Pour chacun de ses meurtres il suit un schéma identique: "il assassine avec son trident. C'est son emblème et le sceptre de son pouvoir" (Vargas, 2004, p. 67). Ce qui donne d'abord, à chaque fois, trois blessures alignées sur le corps de sa victime. Ensuite, "par sécurité, le juge en modifie chaque fois les pointes, y fixant des lames de couteaux, de poinçons, d'opinelles" (Vargas, 2004, p. 68), explique Adamsberg. Et Danglard de compléter: "– Ce qui oblige le tueur, selon votre idée, à se procurer pour chaque meurtre quatre couteaux ou quatre poinçons similaires: trois pour en détacher les pointes et les fixer sur le trident, et un pour le glisser dans la main du bouc émissaire" (Vargas, 2004, pp. 68-69).

Dans *Sous les vents de Neptune*, lorsqu'une jeune fille est assassinée à Schiltigheim en Alsace, le juge Fulgence semble avoir refait surface. Comme souvent, Adamsberg est seul à comprendre le fond des choses, reconnaissant la main meurtrière du juge. Un seul ennui: il se trouve que le juge est mort et enterré depuis seize ans déjà. Ce fait ne gêne pas outre mesure notre intuitif commissaire qui d'abord omet de révéler ce détail à ses collègues qui, d'abord intéressés par l'hypothèse d'Adamsberg finissent par découvrir la vérité sur la mort du suspect. C'est alors la colère, et à Strasbourg, son collègue Trabelmann le met littéralement à la porte, tandis que Danglard, exaspéré mais loyal, accepte à la rigueur l'existence possible d'un disciple du juge. Difficulté supplémentaire: le juge Fulgence aurait eu près de 99 ans s'il avait

été en vie, âge que certains jugeraient passablement élevé pour un assassin d'une telle envergure.

C'est dans ce climat d'incrédulité et de scepticisme de la part de Danglard et de Trabelmann, que des représentants de la brigade du 13^e arrondissement de Paris se rendent en stage au Canada, ce séjour se transformera pour Adamsberg en cauchemar. Après une soirée d'ivresse il rentre à son hôtel, amnésique, les mains couvertes de sang. Le lendemain il apprend le meurtre d'une jeune Française avec qui il avait noué une relation. La police canadienne le croit coupable du meurtre mais Adamsberg reconnaît la main du juge: trident et poinçon. Seulement, son amnésie le tracasse, et il en vient à se demander s'il n'a pas réellement tué la jeune fille dans un accès de folie ou pour en quelque sorte marcher dans les pas de son frère Raphaël.

Dans *Sous les vents de Neptune*, vie professionnelle et vie privée sont donc enchevêtrées. En même temps, de par ses références et réminiscences mythiques, le roman atteint des dimensions cosmiques. Comme Vargas en est coutumière, ces réminiscences sont complexes: les domaines de référence s'enchevêtrent. Neptune, le jeu chinois du Mah-jong, l'Apocalypse... Jean-Baptiste Adamsberg est le prophète qui sait interpréter les signes, saisir les symboles. Nous avons là une mise en scène apocalyptique ou eschatologique présentant les rôles nécessaires à un tel drame: le Bien et le Mal, la figure christique et prophétique, le Diable, les croyants, les sceptiques, les mécréants... Comme tout récit apocalyptique, *Sous les vents de Neptune* baigne dans le symbolique, avec la nécessité pour les protagonistes (comme pour le lecteur) d'avoir une approche herméneutique du "texte" des événements complexes et compliqués dans lesquels ils sont mêlés.

Le juge Fulgence, le Diable

L'impression apocalyptique se construit par bribes, un peu à la manière d'un puzzle. Le juge Fulgence dont le roman précise qu'il est "un symboliste" (Vargas, 2004, p. 408), est explicitement associé au diable. "Les vieilles disaient en chuchotant, espérant que le Ciel ne les entendrait pas, qu'il avait la beauté du diable" (Vargas, 2004, p. 50). Pour Adamsberg, visionnaire qui se transforme ici en Saint-Jean de l'Apocalypse, les visions de son apocalypse

à lui se déclenche ["déclenche l'assaut" (Vargas, 2004, p. 25), dit-il] à la vue d'une affiche représentant Neptune. Danglard lui procure les renseignements nécessaires sur le dieu:

– Neptune sortant des flots [...] le dieu de la Mer [et] celui des Enfers [...] sont frères [...]. Trois frères: Hadès, Zeus et Poséidon. Poséidon règne sur la mer, sur les azurs et ses tempêtes, mais aussi sur ses profondeurs et ses menaces abyssales. [...] le voici entouré de sa cour et de ses démons. Voici les bienfaits de Neptune, voici son pouvoir de châtier, figuré par son trident et le serpent maléfique qui entraîne dans les bas-fonds. (Vargas, 2004, pp. 28-29)

Danglard s'étonne du nom du juge Fulgence: "De *fulgur*, la foudre, l'éclair" (Vargas, 2004, p. 52) (cf. Lucifer, ex-porte-lumière, maintenant muni de sa fourche-trident). Au milieu de son récit sur le juge Fulgence, Adamsberg se souvient des lectures de son enfance, et peut ainsi citer cet exemple de "Booz endormi" de Victor Hugo, confirmant par là que son intuition concernant le juge avait peut-être déjà été déclenchée dans son inconscient: "– Quel dieu, *moissonneur* de l'éternel été, avait, en s'en allant, néglimment jeté cette *faucille* d'or dans le champ des étoiles" (Vargas, 2004, p. 54. C'est nous qui soulignons) (voir plus loin).

Adamsberg et les signes ou la pensée symbolique

Le meurtre de Schiltigheim fait qu'Adamsberg lit les "signes" et croit à la "résurrection" du juge. Son état de prophète visionnaire se confirme et le sépare des autres, surtout représentés par le rationaliste Danglard:

– Commissaire, énonça posément Danglard, le juge est mort depuis seize ans. Il est en os et en poussière.
 – Et après? Qu'est-ce que cela peut me foutre? [...]
 – Bon sang, s'énerva Danglard, à quoi croyez-vous? A la résurrection?
 – Je crois aux actes. C'est lui [...]. D'ailleurs j'ai eu des signes.
 – Comment cela, des "signes"?
 – Des signes, des signaux d'alerte. La serveuse du bar, l'affiche, les punaises.
 Danglard se leva à son tour, effaré.
 – Nom de Dieu, des "signes"? Vous devenez mystique? Après quoi courez-vous. commissaire? Un spectre? Un revenant? Un mort-vivant? Et qui loge où? Dans votre crâne?
 – Je cours après le Trident. Qui logeait non loin de Schiltigheim il y a très peu de temps.
 – Il est mort! Mort! cria Danglard.
 [...]
 – Et que peut faire la mort au diable, Danglard? (Vargas, 2004, pp. 72-73)

Jean Baptiste Adamsberg, "le Baptiseur" (Vargas, 1996, p. 80), ou figure christique, se transforme donc en Jean de l'Apocalypse. Exilé spirituellement et mentalement pour ses convictions dans un monde de "non-croyants", Adamsberg semble partager le sort du visionnaire de l'Apocalypse, exilé dans l'île de Patmos pour sa foi dans le Christ. Et les signes se multiplient. Son bar préféré s'était déjà transformé en une sorte d'enfer: quand la serveuse lui servit la viande avec une antique fourchette à trois dents, un malaise bizarre, vague qu'il nomme pour le moment "le clandestin", "ressurgit avec la brutalité d'un violeur" (Vargas, 1996, p. 80).

Dès l'identification de Neptune-Fulgence, Adamsberg intègre toujours plus un monde symbolique où il collectionne les signes. D'un esprit moyenâgeux il interprète tout, voit des symboles partout. En le congédiant, le commandant Trabelmann, exaspéré, introduit la cathédrale de Strasbourg dans son "texte" symbolique: "Votre ego [...] est [...] grand comme la cathédrale de Strasbourg" (Vargas, 2004, p. 93).

Fulgence, *la foudre, l'éclair*, tels avaient été les mots de Danglard. L'éclair, Leclerc. Et s'il ne faisait pas erreur, Maxime signifiait le plus grand, comme maximum. Maxime Leclerc. La plus grande clarté, la foudre. Le juge Fulgence n'avait pu se résoudre à se doter d'un humble patronyme. (Vargas, 2004, p. 120)

Précisons que Maxime Leclerc est le nom que Fulgence avait pris à Schiltigheim. Adamsberg est de taille à le combattre avec son ego grand comme la cathédrale de Strasbourg, "le sommet de la flèche, *chef-d'œuvre s'élevant à 142 m de hauteur*" (Vargas, 2004, p. 94). Son propre nom lui donne à rêver: "Adamsberg, la montagne d'Adam. Le Premier des Hommes. Ça vous pose un gars, non? Et sur une montagne en plus. Je me demande si cela ne viendrait pas de là, cette... – Cathédrale de Strasbourg, coupa Danglard" (Vargas, 2004, p. 126).

Au Canada, Adamsberg fait une excursion vers le lac Pink, le lac rose, et tout lui fait penser au juge Fulgence. Le lac Pink et son mélange de vie ou de mort le mettent mal à l'aise:

les eaux de sa surface ne se mêlaient pas aux eaux du fond. A partir de quinze mètres, celles-ci ne bougeaient plus, jamais remuées, jamais oxygénées, non plus que les vases qui renfermaient ses dix mille six cents ans d'histoire. Un lac d'apparence normale [...] mais recouvrant un second lac perpétuellement stagnant, sans air, mort, fossile de l'histoire. Le pire étant qu'un poisson marin y vivait encore, issu du temps où la mer était encore là. [...] Un lac vivant posé sur un lac mort. Abrisant une créature innommée [...] Pourquoi fallait-il que toutes ses pensées le ramènent au Trident? [...] Comme ce lac décédé qui vivait sans un bruit, tapi sous une surface de vie, boueux, grisâtre, où se mouvait un hôte hérité d'un âge mort? [...] le lac Pink lui fit rebrousser chemin. Partout, il se cognait dans le juge mort, partout il touchait les eaux inquiétantes de Neptune et les traces de son *maudit* trident. (Vargas, 2004, pp. 154-155)

Cette coexistence de la vie et de la mort, ce poisson d'un autre temps le poursuivent, et font partie de la symbolique mauvaise liée au juge.

Adamsberg bâtit ainsi au fur et à mesure son monde de signes, son "texte" prophétique plein de symboles. Un autre élément de son puzzle, il le découvre à la suite de son excursion vers le lac Pink, au concert, en écoutant la musique de Vivaldi. Brusquement, au milieu de la musique, le Trident "surgit" encore:

C'est à l'un de ces moments où les cordes amorçaient une "issue" que ses pensées revinrent en flèche au départ précipité du Trident hors du *Schloss* d'Haguenau. [...]. Il eut une pensée pour Vivaldi qui, par-delà les siècles, lui adressait un signal de danger. Un brave type, ce Vivaldi, un très bon chum servi par un quintette d'exception. (Vargas, 2004, p. 158)

D'autres signes suivront mais le dernier élément de son tableau symbolique sera celui qui lui donnera la solution, le jeu chinois du Mah-Jong, lié à l'histoire du juge.

Ce tableau symbolique fait d'éléments fortement hétérogènes: le juge, Neptune, le lac Pink, le poisson "préhistorique", indéfinissable et sans nom ("un hybride entre carpe et truite, portant des barbelures" (Vargas, 2004, p. 155), Vivaldi, la Cathédrale de Strasbourg, le Mah-Jong, des griffures d'ours sur les troncs d'arbres... tout cela n'a de sens que pour Adamsberg, et il peut aller jusqu'à se sentir lui-même traqué: "En s'éloignant du lac, Adamsberg avait la sensation que la traque s'inversait et la proie elle-même plantait en lui ses dents. Ses barbelures, ses griffes, ses pointes" (Vargas, 2004, pp. 155-156). Par les barbelures, les griffes et les pointes, poisson et Trident se rejoignent. La cohérence entre ces éléments n'existe pas nécessairement sur le plan rationnel mais bien sur le plan "visionnaire" et intuitif. Ce sont les eaux profondes et obscures d'une logique autre, où Adamsberg navigue avec excellence alors que d'autres n'y voient qu'incongruité choquante. Il entre dans un autre système de références, dans une dimension autre. C'est ici que notre "visionnaire" rejoint le visionnaire du genre apocalyptique.

L'Apocalypse

Le mot "apocalypse" est la transposition d'un terme grec signifiant: révélation; toute apocalypse suppose donc révélation faite par Dieu aux hommes de choses cachées et connues de lui seul, spécialement de choses concernant l'avenir. Il est malaisé de définir exactement la frontière séparant le genre apocalyptique du genre prophétique, [...] tout, ou presque tout, dans une apocalypse, a valeur symbolique: les chiffres, les choses, les parties du corps, les personnages eux-mêmes qui entrent en scène. Lorsqu'il décrit une vision, le voyant traduit en symboles les idées que Dieu lui suggère, procédant alors par accumulation

de choses, de couleurs, de chiffres symboliques, sans se soucier de l'incohérence des effets obtenus. Pour le comprendre, il faut donc entrer dans son jeu, et retraduire en idées les symboles qu'il propose, sous peine de fausser le sens de son message. (Introduction/Apocalypse, 1974, p. 1779)

Dans la mise en scène de l'apocalypse selon *Sous les vents de Neptune*, le juge Fulgence a décroché le rôle du Mal, de l'ange du Mal, Satan. Dans une optique cosmique, les rapprochements intuitifs et effrayants du commissaire pourraient évoquer pour le lecteur une impression de monstruosité au niveau de la trinité démoniaque du chapitre XIII de l'Apocalypse, une trinité faite de Satan et de deux bêtes monstrueuses. Satan transmet son trône et son empire à une bête sortie de la mer, et qui a souvent été comprise comme l'Antéchrist. Une seconde bête organisera le culte de cet Antéchrist, et les hommes qui refuseront d'adorer son image seront tués. Une telle vision d'avenir, se réalise déjà dans le roman de Vargas, mais à sa façon: les adversaires du juge seront nécessairement confrontés à la mort. Nous avons déjà fait le rapprochement entre le juge Fulgence et le diable, le récit apocalyptique nous aide à figurer cette image. Le juge Fulgence s'oppose à Jean-Baptiste Adamsberg comme la trinité mauvaise et orgueilleuse formée par Satan et les Bêtes s'oppose à la Trinité divine. L'orgueil de Maxime Fulgence "le plus grand" (voir ci-dessus) confronté à Adamsberg rappelle l'orgueil de l'Ange du Mal imaginant pouvoir vaincre Dieu. Son trident, le symbole de sa "trinité" destructrice, s'oppose à la "Sainte et déchirée Trinité" (Vargas, 1996, p. 30) d'Adamsberg. Dans l'Apocalypse, Satan est associé à un grand dragon, et l'Antéchrist à une bête monstrueuse sortie de la mer. Nous avons vu que l'élément aquatique est omniprésent dans *Sous les vents de Neptune*. Le dieu Neptune, le lac Pink, le poisson "issu du temps où la mer était encore là" (voir ci-dessus) marquent le récit d'un sentiment de malaise. Le poisson inquiétant, appartenant à une autre époque, survivant envers et contre tout pourrait évoquer la puissance du Mal en général, mais fait aussi penser au dragon de l'Apocalypse, autre animal mythique, et symbole du Mal. Neptune et le poisson épineux du roman pourraient aussi évoquer cette Bête féroce qui dans le récit apocalyptique sort de la mer pour installer son règne démoniaque. Notons aussi en passant que Neptune, dieu romain de la mer, n'est pas sans connoter Rome. Nous savons que l'Apocalypse a été rédigée ou sous Domitien (vers l'an 95) ou sous Néron (vers l'an 70), à une période de persécutions violentes contre les chrétiens. Mais l'élément de la terre est également présent dans le roman: le trident dans sa version fourche est aussi un outil agricole. Dans l'Apocalypse, la deuxième Bête vient de la terre. Comme le trident fait craindre le juge Fulgence (assurer son "culte"), la deuxième

Bête organise le culte de la première Bête (la fait "craindre"). De plus, la bête monstrueuse à sept têtes et dix cornes, pouvant faire penser aux différentes identités du juge Fulgence.

La Bête de l'Apocalypse parodie ou singe la mort et la résurrection du Christ. Dans *Sous les vents de Neptune*, il devient clair que le juge Fulgence a également mis en scène sa propre mort et résurrection. Si Adamsberg prend quelquefois des allures de figure christique, le juge serait alors une sorte de Christ inversé. De la même façon, dans son rôle de juge, ce criminel a inversé les rôles. Si l'on continue à le placer dans un cadre de références bibliques et apocalyptiques, le juge Fulgence dans le rôle de Satan a usurpé le rôle du Juge divin. Dans la Bible, la moisson et la vendange sont des images précisément du jugement *divin*.

Et voici qu'apparut [...] *une nuée* blanche et sur la nuée était assis *comme un Fils d'homme*, ayant sur la tête une couronne d'or et dans la main une faucille aiguisée. Puis un autre Ange sortit du temple et cria d'une voix puissante à celui qui était assis sur la nuée: "*Jette ta faucille et moissonne, car c'est l'heure de moissonner, la moisson de la terre est mûre*". Alors celui qui était assis sur la nuée jeta sa faucille sur la terre, et la terre fut moissonnée. (L'Apocalypse 14, vv. 14-17)

Selon notre lecture, le juge Fulgence avait usurpé le rôle du juge divin, dans la même optique il s'empare maintenant, en les dénaturant la faucille des Anges de Dieu et de leur colère en les dénaturant. Adamsberg avait déjà fait le rapprochement indirect entre le juge et le moissonneur à la faucille, en se référant au poème de Victor Hugo, "Booz endormi" (qui se réfère en fait au livre de Ruth). Dans ce rapprochement intuitif, trident et faucille se confondent, le juge et le moissonneur de même, Adamsberg perçoit intuitivement cette perversion. Comme le texte de "Booz endormi" contient des expressions qui ressemblent au texte de l'Apocalypse, c'est donc par le biais du poème que le lecteur fera lui-même le lien entre le juge et le moissonneur de l'Apocalypse. Dans le roman, la moisson est également mûre, car le juge semble en être arrivé à la fin de sa carrière d'assassin, à la fin du roman il ne manque qu'une seule victime: le juge lui-même. Comme le Diable de l'Apocalypse il connaît la fin et sait qu'il sera anéanti (même si cela doit être de sa propre main) mais jusque là il ne peut faillir à sa nature et se doit de répandre le Mal.

Le Mah-Jong

Mais Adamsberg n'est pas un lecteur de l'Apocalypse. Dans sa lutte contre le Mal il "crée" son propre "texte sacré". Ses révélations d'images en apparence incohérentes finissent par

s'intégrer dans la logique du jeu chinois du Mah-Jong, "texte sacré" rendant possible la lecture du fonctionnement mental du juge dans le choix de ses victimes. Après l'eau et la terre, c'est un autre élément, l'air, concrétisé par le vent qui, avec le dragon, est le point de recoupement entre l'Apocalypse et le jeu du Mah-Jong. Grâce à ce jeu Adamsberg détient la clef du mystère. Il apprend que ce jeu tenait un rôle important dans l'enfance du juge, et dans les conflits que celui-ci a vécus. Adamsberg découvre que bien des victimes du juge portaient le noms d'un vent:

Ventou et Soubise émergeaient, venant se ranger auprès de Wind et Autan. Quatre évocations du vent. [...]

Le vent. L'air. L'un des Quatre Eléments, avec le Feu, la Terre et l'Eau. Le juge avait pu chercher à rassembler une sorte de cosmogonie le rendant maître des quatre éléments. Le rendant dieu, comme Neptune avec son trident, ou Jupiter avec sa foudre. (Vargas, 2004, p. 353)

"Une sorte de cosmogonie", dit Adamsberg. Le chiffre 4 des quatre éléments est un chiffre cosmique qui se retrouve dans l'Apocalypse comme dans le Mah-Jong: "je vis quatre Anges, debout aux *quatre coins de la terre*, retenant les quatre vents de la terre [...]" (L'Apocalypse, 7, v. 1). Quant au Mah-Jong, c'est d'abord un jeu pour quatre joueurs. De plus, parmi les 36 pièces ("tuiles") qui constituent le jeu se trouvent entre autres trois dragons et quatre vents, les quatre points cardinaux. C'est un jeu de combinaison, et il s'agit de "transformer une main disparate issue de la donne en une série de combinaisons préétablies" (*L'Encyclopédie Universalis*). Un procédé systématique que le juge suit également.

Adamsberg réussira, grâce à un travail d'interprétation ou d'étymologie, à identifier parmi les victimes du juge, les vents et les dragons du jeu:

un brelan de dragons rouges avec Lefebure, Fèvre et Brasillier, deux brelans de vents avec Soubise, Ventou, Autan, Espir, Mestre et Wind, une paire de dragons verts avec Lessart et Lentretien, et une paire de dragons blancs avec Matère et la matricide. Egale treize. Sept femmes, six hommes.

Manquait la quatorzième pièce pour clore *La main d'honneurs*. (Vargas, 2004, p. 393)

Adamsberg voit dans le "texte sacré" du Mah-Jong que le juge cherche à se rendre maître des éléments, pour pouvoir dire mah-Jong, c'est-à-dire "je gagne", autrement dit, "je suis dieu", même si "la main d'honneurs" ne peut se réaliser qu'avec sa propre mort. Il rejoint par là la vision apocalyptique qui prévoit la perte de l'usurpateur: "Cette Bête-là, elle était et elle n'est plus; elle va remonter de l'Abîme, mais pour aller à sa perte" (L'Apocalypse, 17, v. 8). Le juge est là et puis il n'est plus là pendant quelques années. Il descend dans l'abîme de la mort, mais remonte de cet abîme. Il n'est pas tué à la fin du roman, mais précise qu'il sera lui-

même sa dernière victime: dans une optique apocalyptique, le diable sera définitivement vaincu par le pouvoir de Dieu.

Un monde dysfonctionnel

Dans l'Apocalypse, la deuxième Bête se sert d'artifices magiques pour faire adorer la première, le juge Fulgence se sert de sa puissance, de son intelligence et de sa beauté diabolique. Dans la vision apocalyptique le Christ est représenté par l'agneau, animal de sacrifice, de douceur. Dans le roman, il y a les victimes assassinés, mais parmi les victimes se trouvent aussi les accusés dont Adamsberg et son frère, momentanément vaincus par le juge, par "la Bête". Comme la Bête combat les Fidèles, le juge combat Adamsberg, le représentant du Bien. Comme dans l'Apocalypse, le règne du Mal ne durera pas, car le Christ viendra le vaincre. Le règne de la Bête durera 42 jour, le "règne" du juge Fulgence a jusqu'à maintenant duré plus de 40 ans.

Mais avec la victoire du Bien s'accomplit la guérison. C'est ici que l'histoire judiciaire et l'histoire privée s'enchevêtrent en profondeur.

L'ambiance de *Sous les vents de Neptune* est celle d'un univers fortement déstabilisé, ce qui est symbolisé entre autres par le dysfonctionnement des objets de la vie quotidienne. Dans le roman policier en général, les objets ne sont jamais insignifiants, ils participent de la représentation des personnages et de leur état existentiel.

La panne de la chaudière qui ouvre le roman devient le symbole de tout ce qui ne va pas. Le froid, le dysfonctionnement, la peur de l'accident qui tracasse Danglard, la colère tout inhabituelle d'Adamsberg contre son inférieur suivi d'un affrontement... Tout témoigne du fait que quelque chose ne va pas dans leur univers. Le commissariat devient un monde en miniature où règnent l'angoisse, la colère, la méchanceté et le manque de contrôle.

Multiple aussi le voyage au Canada. Après un début jovial, ce nouveau monde tourne brusquement en un monde ennemi lorsque Adamsberg se trouve soupçonné de meurtre. C'est comme si les craintes du rationaliste Danglard s'avéraient justifiées mais d'une façon inattendue. On découvre par ailleurs à ce dernier un côté moins rationaliste: avant le départ, quand Adamsberg lui promettait de tenir les fils de l'avion pour qu'il ne tombe pas, il se sentait presque rassuré, vague réminiscence de Jésus calmant la tempête.

Ce manque d'harmonie signale un monde désaxé, il y a besoin de réparation. A travers les épreuves, le voyage au Canada devient pour Adamsberg, sur le plan personnel comme sur le plan cosmique, un moyen pour réparer ce monde dysfonctionnel. Secondé par ceux qui ont "la foi" nécessaire, il réussira à vaincre le Mal. L'accusation d'Adamsberg devient à la fois une épreuve terrible et une sorte de sacrifice rédempteur, et à la fin du roman l'harmonie est rétablie, avec en filigrane la promesse d'un nouveau début, d'un monde nouveau.

Dans notre optique, la Cathédrale de Strasbourg en vient à symboliser le déséquilibre du monde, ou du Bien attaqué par la persécution et les forces du Mal:

Quand il pensait à l'agression du commandant, Adamsberg ressentait l'envie de le fourrer dans une fenêtre haute de la cathédrale. Un tiers du commandant seulement, le haut du buste. Nez à nez avec le dragon des contes, le monstre du Loch, le poisson du lac Pink, les crapauds, la lamproie et autres bestioles qui commençaient à transformer le joyau de l'art gothique en un véritable vivier. (Vargas, 2004, p. 368)

Lorsque le Mal est vaincu et la bataille gagnée, ce mélange incongru disparaît:

Adamsberg s'aperçut, en considérant la cathédrale, que la ménagerie avait déserté les lieux, clocher, fenêtres hautes, fenêtres basses et portail compris. Les bêtes avaient réintégré leurs lieux ordinaires, Nessie dans son loch, les dragons dans les contes, les labradors dans les fantômes, le poisson dans son lac rose, le boss des bernaches sur l'Outaouais, le tiers du commandant dans son bureau. La cathédrale était à nouveau le pur joyau de l'art gothique s'élevant librement dans les nuages, bien plus haut que lui. (Vargas, 2004, p. 436)

La Cathédrale représenterait dans ce contexte et l'esprit tourmenté d'Adamsberg et le monde en miniature, un monde attaqué par la tourmente déstabilisatrice des forces du Mal. Si les monstres font partie de l'architecture des cathédrales, ils ne sont pas censés les dominer, et sont représentés vaincus ou fuyants (gargouille).

Un monde guéri

Notons qu'il existe une ressemblance entre l'histoire du juge Fulgence et celle d'Adamsberg: dans les deux cas, leur vie est marquée et assombrie par une histoire de famille. Le juge se fait vengeur de la mémoire de son père affaibli par un accident et humilié par la mère, Adamsberg désire innocenter son frère exilé aux Amériques. Pendant presque toute la vie d'Adamsberg, la pensée du juge l'a accompagnée. Pendant un certain temps la superposition d'Adamsberg et du

Trident semble une évidence pour la police canadienne, ce qui sur un autre plan de lecture suggérerait que le juge représenterait une partie d'Adamsberg, une image du Mal présent en chaque être humain.

De la même façon, si Raphaël est le frère de Jean-Baptiste Adamsberg ("Un presque jumeau, comme les deux doigts de la main", (Vargas, 2004, p. 55), sa signification pourrait aller au-delà du simple lien de famille. Dans ce roman, les noms des personnages font expressément partie de la symbolique. Celui de Raphaël n'est pas commenté, mais dans le monde de la Bible, Raphaël est un des trois archanges, dont le nom signifie "Dieu guérit".

Dans le livre de Tobie, qui de plus est "une histoire familiale" (Introduction/Tobie, 1974, p. 534), l'ange Raphaël est envoyé par Dieu pour apporter la guérison, et pour délivrer une jeune femme d'Asmodée, "le pire des démons" (Tobie, 3, v. 17. En note, p. 539: "Le nom d'Asmodée signifierait: 'celui qui fait périr'"), qui avait déjà tué ses sept maris successifs. Comme Tobie est devenu aveugle, Raphaël doit aussi "enlever les taches blanches des yeux de Tobie, pour qu'il voie de ses yeux la lumière de Dieu" (Introduction/Tobie, p. 534). La symbolique liée au nom de Raphaël concerne donc la guérison, en l'occurrence la libération d'une famille et d'une jeune femme d'un assassin féroce, et la récupération de la vue permettant de voir la lumière de Dieu.

En innocentant Raphaël, Adamsberg fait lui-même l'expérience d'une sorte de guérison et de libération qui, enfin, le rendra disponible à l'amour. Raphaël, c'est aussi momentanément la force du Bien qui l'aide à échapper aux forces hostiles de la persécution incarnée par la policie canadienne. En plus d'avoir sa propre histoire, Raphaël est celui qui aide à combattre le Mal: pas un instant il semble douter de l'hypothèse incroyable de son frère sur la "résurrection" du juge Fulgence, foi qui portera des fruits. Car *Sous les vents de Neptune* relate aussi une lutte entre "croyants" et "non-croyants". Dans sa lutte contre le Mal, Adamsberg est secondé par un petit groupe de fidèles dont la foi est plus ou moins forte: le policier Sanscartier (Sanscartier le Bon, dit Adamsberg, ou Sanscartier à l'odeur du lait d'amande, ce qui souligne sa blancheur, son innocence), Clémentine (très vieille femme au sens pratique développé, une sorte de Marthe veillant à "remplumer" Adamsberg), Josette (hackeuse inégalable, sorte de Marie plutôt concentrée sur 'le message' du policier), et dans sa brigade: Violette Retancourt et Danglard. Ces deux derniers sont loin d'être des "croyants" inconditionnels, mais ils sont d'une fidélité à toute épreuve. Pas de Judas dans ce groupe, même si le texte parfois cherche à induire le lecteur (et Adamsberg) en erreur: lorsque Danglard parle au téléphone avec Sanscartier, le nom de ce dernier n'est pas exprimé, et on en arrive presque, pendant un bref instant, à croire à la déloyauté de Danglard. Mais tout

s'explique, et à la fin les "incroyants", mais hommes de bonne volonté, comme Trabelmann et le Canadien Laliberté, trouvent aussi la foi.

Le Trident, c'est le Mal objectif, et c'est en même temps le Mal qui habite tout un chacun. Quand Adamsberg décide d'attirer le juge meurtrier dans son appartement, c'est un acte risqué, un acte sacrificiel qui, contre toute probabilité, se termine bien grâce entre autres à l'intervention de Danglard. Mais le juge réussit à s'échapper, le Diable agira jusqu'à la fin des temps et le rétablissement d'un nouvel ordre, de "la nouvelle Jérusalem". Dans *Sous les vents de Neptune*, ce nouvel ordre prend la forme traditionnelle d'un enfant: Adamsberg proclame qu'il a un fils de cinq mois. L'enfant incarne innocence et pureté, et surtout la possibilité d'un nouveau début. Dans ce monde purifié, plus rien à craindre: "C'est plus un mauvais sentier présentement, et tu peux remettre tes bottes dedans à aucun temps", dit Laliberté (Vargas, 2004, p. 442), rappelant par là que même dans les batailles cosmiques entre Bien et Mal il s'agit en fin de compte d'une lutte pour la liberté des êtres humains bien terrestres à mettre leurs bottes et flâner sur les sentiers de la vie en contemplant "les feuilles rouges" (Vargas, 2004, p. 442) et les nuages. Le credo de ce nouveau monde, le nouveau converti Laliberté l'exprime ainsi en adhérant à la foi d'Adamsberg: "- Tu veux que je te dise? [...]. Il en faut peut-être chez les cops, des pelleteux de nuages" (Vargas, 2004, p. 442).

Bibliographie

Introduction à l'Apocalypse (1974), *La Bible de Jérusalem*. Ed. du Cerf, Paris, pp. 1779-1781.

Introduction aux livres de Tobie, de Judith et d'Esther (1974), *La Bible de Jérusalem*, Les Éditions du Cerf, pp. 533-535.

L'Apocalypse, *La Bible de Jérusalem*. Ed. du Cerf, Paris, pp. 1783-1801.

L'Évangile selon Saint Marc, *La Bible de Jérusalem*. Ed. du Cerf, Paris, pp. 1459-1479.

L'Évangile selon Saint Luc, *La Bible de Jérusalem*. Ed. du Cerf, Paris, pp. 1481-1519.

Le livre de Tobie, *La Bible de Jérusalem*. Ed. du Cerf, Paris, pp. 537-549.

L'Encyclopædie Universalis, CD-Rom.

Vargas, F. (1996): *L'homme aux cercles bleus*. Ed. Viviane Hamy, Paris.

Vargas, F. (1999): *L'homme à l'envers*, Ed. Viviane Hamy, Paris.

Vargas, F. (2004): *Sous les vents de Neptune*. Ed. Viviane Hamy, Paris.

Guri Ellen Barstad
Guri.Barstad@hum.uit.no
Université de Tromsø